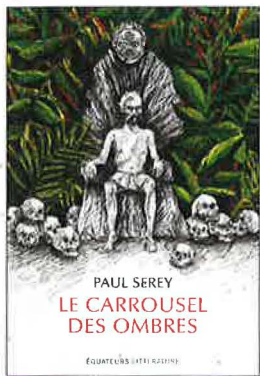


Critiques

UN VENT DE SIBÉRIE



**LES CARROUSEL
DES OMBRES**
Paul Serey
Équateurs
208 p. – 18 €.

À l'heure de la transparence généralisée et du tout à l'ego, les romanciers qui s'abritent derrière un anonymat des plus opaques sont rares. On avait admiré en son temps un certain Jean-Michel Adventus, auteur baroque et volontiers hussard des *Leçons de ténèbres pour le repos d'une petite souris* qui se révéla à sa mort être le regretté sociologue Paul Yonnet. Dans un autre registre, saluons la parution du premier roman d'un dénommé Paul Serey, jusque-là inconnu au bataillon. Disons-le d'emblée, on tient là un très grand livre, un roman habité, au souffle puissant et maudit comme le vent de l'Oural. La sarabande sibérienne

qu'il nous offre est celle menée par un narrateur possédé par la folie : « J'avais dix-sept ans quand la maladie m'a pris, quand elle m'a pris ma vie, quand elle l'a prise et malaxée. » La seule échappatoire quelque peu salvatrice est donc pour lui le recours à la taïga sibérienne, entre expérience chamanique, chasse à l'ours et poursuite du fantôme du baron balte Ungern-Sternberg, russe blanc exécuté par les bolchéviques en 1921, peu après sa conquête sanglante de la Mongolie extérieure. Et l'auteur de convoquer dans cette quête salvatrice sur les rives du fleuve Amour les ombres tutélaires du romancier Joseph Conrad, du jazzman Thelonious Monk, du

dessinateur Hugo Pratt, du poète Armand Robin, du touche-à-tout Antonin Artaud et de saint Benoît-Joseph Labre, qui dansent à la façon du célèbre palindrome hexamétrique cher à Guy Debord : « *In girum imus nocte ecce et consumimur igni.* » (« Nous tournons en rond dans la nuit et sommes consumés par le feu »).

Ce *Carrousel des ombres* que l'on n'attendait plus, arrivé jusqu'à nous on ne sait comment, par quelques détours insoupçonnés du destin, c'est le roman halluciné de la recherche « *des signes d'un temps perdu, le chiffre d'un dieu disparu...* » On trouvera dans ce volume exubérant et foisonnant une parenté tragique avec *La Montagne morte de la vie* de Michel Bernanos : sur terre ou sur mer, il n'y a que le grand large pour calmer la vie. On discerne chez Paul Serey la certitude inquiète que seul le sacré peut guérir des blessures des hommes, mais

On tient là un très grand livre, un roman habité au souffle puissant et maudit comme le vent de l'Oural.

que cette dimension spirituelle n'en finit plus de mourir dans notre monde contemporain. Une fois ce roman sauvage refermé, une fois son âme apaisée par la quête et son corps gagné par le demi-sommeil de l'aube, l'orphelin du sens peut se souvenir avec Yves Bonnefoy que « *le dormeur est une ombre, lui qui ouvre sa porte aux ombres* ». Il est grand temps de prendre des trains qui partent. ♦ **Jérôme Besnard**